

tion ou de colère, avec un éclat fulgurant, presque terrible, elle avait surpris une expression bienveillante, encourageante, lorsqu'ils se fixaient souvent sur elle.

Aussi, son attention, dédaigneuse à l'origine des petits détails, des nuances, des faits insignifiants, s'était-elle concentrée d'une façon qui l'étonnait, la surprenait elle-même sur sa vie quotidienne de quelques heures à l'hôtel Woronzoff.

Enfin, elle était libre pour trois jours!

Trois jours qu'elle allait consacrer à la plus douce, à la plus sainte des tâches.

On était au lundi. Le jeudi suivant, Stanie, préparée de longue date, allait voir arriver dans sa chambre de malade, auprès de son lit d'infirmes, le Dieu qui aime les petits enfants, qui s'empresse d'accourir auprès de ceux qui réclament son secours.

Oh! s'il allait lui dire comme au paralytique de l'Évangile:

"Levez-vous, prenez votre lit et marchez!"

Mais non, la pieuse enfant ne demandait pas à Dieu un miracle; elle n'en avait pas besoin, d'ailleurs, pour affermir sa foi déjà robuste.

Bérangère, en lui enseignant la sainte doctrine, que la pauvre petite ne pouvait pas, comme tant d'autres, aller chercher à l'église, lui avait mis souvent devant les yeux cette belle maxime:

"Dieu ne nous doit que ce qu'il nous donne, et il nous donne souvent ce qu'il ne nous doit pas."

Elle lui avait dit encore "qu'il faut aimer de Dieu ses dons et ses refus, aimer ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas."

Et l'enfant docile, nourrie de cette moelle généreuse qui fait les âmes vaillantes, s'était résignée à son sort. Elle ne songait même pas à se trouver malheureuse, parce que sa grande sœur, qui représentait pour elle toute science et toute sagesse, lui avait appris "qu'il n'y a d'heureux ici-bas que les bons, les sages et les saints," et Stanie était décidée à être bonne, sage et sainte.

On était à la veille du grand jour.

Bérangère, levée dès l'aube, se disposait à partir pour le quai aux fleurs, accompagnée du père Sapin.

Elle allait chercher là de quoi orner le petit autel, déjà à moitié préparé pour la cérémonie du lendemain.

Tout à coup, Mme Sapin passa sa figure effarée dans l'entre-bâillement de la porte:

"Mademoiselle Bérangère," dit-elle, "il y a à la porte de la cour une charrette à bras traînée par un commissionnaire qui demande si c'est bien ici que demeure Mlle Stanie de Pontmore. Avant de lui laisser rien déballer, je suis venue voir si vous attendiez quelque chose."

Bérangère n'attendait rien, mais Stanie, qui conservait ses habitudes enfantines, en dépit de la gravité qu'elle voulait s'imposer, frappa joyeusement dans ses mains.

"Ma sœur," s'écria-t-elle, "je parierais que ce sont encore des fleurs de mon ami inconnu!"

C'est ainsi qu'elle désignait l'être mystérieux qui, à diverses reprises, pendant le cours du dernier hiver lui avait fait de si généreux envois de fleurs rares.

Cette fois, il y avait bien des fleurs encore, toutes les plus belles et les plus parfumées que juil-

let voit fleurir, mais en outre, que de merveilles devant lesquelles l'enfant resta muette dans une extase d'admiration!

D'abord, un autel portatif en marbre blanc, avec son tabernacle, ses anges adorateurs, sa nappe de dentelles précieuses, sa garniture de chandeliers d'argent.

Puis un petit orgue-harmonium, sur lequel la grande sœur, qui n'avait pas de piano depuis leur arrivée à Paris, pourrait chanter à la jeune communiant les cantiques qu'elle aimait tant.

Puis un beau livre d'ivoire avec ses fermoirs d'argent, un chapelet de lapis-lazuli, monté en or, un bénitier d'albâtre, un reliquaire de vermeil, à l'intérieur duquel étaient peintes les plus fines miniatures.

"Oh! mon Dieu!" disait Stanie, "il a pensé à tout. Qu'il est donc bon! Comme je vais, prier pour lui demain! Il se cache de moi," ajoutait-elle en souriant, "mais Dieu, qui sait tout, saura bien le découvrir."

—Oui, prie pour lui, cher ange," murmurait Bérangère les yeux humides, en caressant le front pur de l'innocente enfant. "prie pour que Dieu vienne à lui, qu'il l'éclaire, et lui donne cette paix que le monde ne connaît pas."

Ce furent trois jours de bénédiction que les jours passés par Bérangère dans ce petit cénacle, dans l'attente et dans l'action de grâces des faveurs célestes répandues sur la petite Stanie.

Elle y oublia les choses de la terre; elle s'y sentit exempté d'agitation, de trouble et de souci; enfin, elle goûta, dans toute sa suavité, dans son incomparable douceur la promesse que Dieu a faite de se rendre, dès ici-bas, visible pour les cœurs purs.

Ce fut avec un soupir de regret que, le quatrième jour au matin, elle quitta les sommets du Thabor pour reprendre ses occupations quotidiennes, les devoirs vulgaires qui remplissaient sa vie.

Mais non, pour Bérangère, l'accomplissement d'un devoir ne pouvait être une vulgarité. La vraie poésie n'est-elle pas là? Et faire bien tout ce qu'on fait, le faire au temps voulu, de la manière voulue, n'est-ce pas le comble de l'art?

Quand elle arriva à l'hôtel Woronzoff, il lui sembla que l'opulente demeure avait pris un air hospitalier et de bon accueil qu'elle ne lui avait jamais vu.

Dimitri semblait la guetter à l'entrée de la marquise, aussi immobile que les cariatides de bronze vert qui soutenaient leur lanterne de cristal de chaque côté du perron.

Mais ses petits yeux verts pétillaient d'une sorte d'impatience. Il semblait avoir quelque importante communication à adresser à la jeune fille.

Elle le regarda d'un air interrogateur.

"M. le comte attend mademoiselle," se borna-t-il à dire en se frottant les mains.

"Suis-je donc en retard?" demanda Bérangère tout inquiète.

"Non, non, du moins Son Excellence n'en a rien dit. C'est moi qui imagine qu'il attend mademoiselle."

La jeune fille entra dans le sanctuaire du travail avec une certaine émotion. Il lui semblait que ces quatre jours d'absence devaient avoir tout